

Le Journal de Jean Lambert

(Extraits, fin ¹)

21 octobre [1949].

Gide et la Petite Dame sont rentrés hier à Paris. Nous sommes allés les attendre à la gare avec Nicolas. Gide ramène sa petite chienne noire, avec laquelle Nicolas est aussitôt ami.

Pendant que nous faisons des courses, nous le laissons avec son grand-père ; celui-ci nous dit ensuite à quel point N. paraît sensible à la musique (Gide s'est mis au piano dès son arrivée ; il s'y est remis ces dernières semaines à Juan avec tant de plaisir que, privé de piano à l'hôtel de Nice, il avait hâte de rentrer à Paris pour en retrouver un).

Il m'a paru assez bien. Son médecin de Nice a dit à Martin du Gard (c'est la Petite Dame qui me le redit) qu'à moins d'accident, bronchite ou autre, il peut vivre encore de quatre à six ans. Son attaque du mois de mai n'a laissé aucune trace.

Le roman. Le héros est libre, ou du moins doit donner l'illusion de sa liberté, mais le romancier le fait passer là où il veut. C'est une course de slalom : le skieur est libre entre chacun des piquets jalonnant son par-

1. Voir les nos 148 à 154 du *BAAG*.

cours.

Je vais terminer provisoirement aujourd'hui celui-ci, de roman, pour lequel le dernier titre en date, après de nombreux autres, paraît très bon à C. : *La Vie rêvée*.

27 octobre.

Je fais en ce moment une chose que ni moi, ni personne ne fera jamais plus : je lis pour la première fois mon roman. Avec, d'ailleurs, des sentiments divers, dont celui-ci : qui cela intéressera-t-il ? Je crois la fin meilleure, parce que moins encombrée de détails inutiles.

Après des jours de pluie et de grand vent, une admirable journée. À pied jusqu'à Coignères, seul (C. est à Paris). Visites diverses : Marianne Clouzot, la Petite Dame et Enid, et hier Gide, qui a merveilleusement tenu son rôle au déjeuner que nous avons offert aux divers entrepreneurs.

28 octobre.

C. me disait l'autre soir : « *Je découvre maintenant seulement, avec stupéfaction, que la plupart des gens ne réalisent pas la destinée qu'ils avaient rêvée. J'ai vécu au milieu de gens qui, tous, ont eu ce qu'ils souhaitaient, et même au delà. Mais cela tient sans doute au fait qu'ils étaient des artistes et faisaient exactement ce qu'ils avaient envie de faire, sans avoir à tenir compte de la société. Qu'on puisse avoir envie de vivre aux colonies et qu'on ne le fasse pas, c'est ce que je n'avais jamais cru possible.* » (Ceci à propos d'une conversation pendant le déjeuner des entrepreneurs, où je soutenais contre l'un d'eux que l'homme est en grande partie responsable de son destin.)

*

3 novembre.

Ce n'est peut-être pas un mal que j'aie découvert tardivement le vrai sujet de cette histoire : j'aurais eu tendance à l'expliquer trop vite. Cela tient en somme dans cette phrase de Gide (des *Nourritures* ?) : « *Rien n'est plus fatigant que de réaliser sa dissemblance.* » (Mais non, c'est dans l'*Enfant prodigue*.)

Dimanche 6 novembre.

Au sortir de cette longue histoire berlinoise qui sent un peu le renfermé, malgré Elsenour et le dernier chapitre (qui d'ailleurs ne me satisfait guère), je voudrais me mettre à un récit plus aéré ; ces *Lucioles*, par exemple, que je ne sais par où aborder, et dont je crains que certains épisodes ne fassent double emploi avec *Anacharsis*.

Pour celui-ci, je l'imagine fort bien comme une histoire jamais achevée, à laquelle je travaillerais de temps en temps — toute ma vie ?

En attendant, je vais me mettre aux pages sur Bosco. D'avoir seulement ouvert une carte de la Provence, cela m'exalte, avec une pointe de mélancolie. Mais si tout va bien nous serons là-bas au mois de mai.

*

11 novembre, la Mivoie.

Deux jours à Paris. Mercredi, après être passé chez Stock pour voir André Bay (question de la traduction Vicki Baum), visite à Hermine David pour les dernières gravures de la *Symphonie*. Le soir, l'admirable film italien *Riz amer* [de De Santis], qui nous émeut profondément.

Pour la première fois, j'entends Gide s'exercer au piano, avec moins de vigueur que de délicatesse. Je lui dis combien je suis étonné qu'il ait donné au *Littéraire* les lettres de et à Claudel au sujet des *Caves*, dont il voulait d'abord ne faire qu'une édition limitée et presque secrète. Il l'a fait, dit-il, après longue réflexion et conseils, afin d'en restreindre l'importance, et pour n'avoir pas l'air de les dissimuler au milieu du reste de la correspondance. On attendait plusieurs centaines de désabonnements, il n'y en a guère eu plus de cent. Et les catholiques sont particulièrement favorables à cette publication. Claudel, qui l'a souhaitée — au moins dans le volume — doit se féliciter de sa perspicacité, lui qui écrivait à Gide en 1914 : « *Vous ne compterez plus.* »

18 novembre.

*

Gide a passé deux jours ici [à la Mivoie] et a paru s'y plaire. Il reviendra lundi pour échapper aux cérémonies de son anniversaire.

Il a lu mon roman, et ne l'a pas aimé du tout. Il me reproche de laisser découvrir trop tard le sujet du livre, et pense qu'un lecteur non prévenu ne saurait me suivre ; et encore, que, gêné par les souvenirs, je n'ai pas su choisir les plus caractéristiques. Bref, je remise ce texte, incapable d'y rien reprendre maintenant. « *Tu n'imagines pas*, me dit-il, *le nombre de ratés, de faux départs il y a eu pour ma Porte étroite. Je me laissais, pendant un, deux chapitres, emporter par les souvenirs — et je découvrais tout à coup que cela n'avait aucun intérêt pour le récit...* » (J'ai beau me dire qu'il s'est trompé avec Proust et avec *Olivia*, je crois qu'il a raison et que mon roman ne vaut rien. Un peu navré quand même de tout ce travail inutile.)

Je suis reparti avec lui pour Paris (scène de l'ouverture du tube de

pastilles), où C. m'a rejoint deux jours plus tard. Deux films : *Louisiana Story*, de Flaherty, et *The Third Man* avec Orson Welles. À la Nationale, exposition du centenaire de Chopin, où un très beau portrait de Liszt par Devéria.

La Bibliothèque Doucet organise une exposition pour les quatre-vingts ans de Gide. Grande rivalité entre la Petite Dame et Yvonne Davet : c'est à qui apportera le plus.

19 novembre.

Du moment que tu écris un roman, il faut jouer le jeu et renoncer au genre (qui te plaît tant) des mémoires et des souvenirs de voyage. Là, tout te paraît également intéressant, du seul fait que cela t'arrive ; mais pense aussi au lecteur.

*

Dimanche 27 novembre.

Gide est avec nous depuis l'autre dimanche, amené par Marc Allégret et accompagné des Amrouche et de Madame de Lestrang. Le lendemain sont venus déjeuner la Petite Dame, Stoisy et Jean Schlumberger.

Le matin de son anniversaire, au petit déjeuner, il me dit (parlant de la maison, où il se trouve bien, et de C. et des enfants) : « *C'est extraordinaire, la réussite dans le mal. Tout ce côté de ma vie qui paraissait "le mal" aux yeux des autres...* » Et, là encore, il est tenté de voir une revanche sur Claudel.

Jeudi et vendredi à Paris. Maurice Delamain (pour porter à sa femme des feuillets anciens de Gide dont elle veut faire état dans une conférence sur la graphologie) ; et Marianne Clouzot, à qui j'apporte le texte de *l'Enfant sage* (corrigé par Gide, qui en dit du bien). Elle me demande d'écrire un texte pour *Les Amours de Jupiter* qu'elle vient de dessiner.

J'étais passé avant à la NRF, où Parain me remet un livre de Nossak pour une traduction éventuelle. Pendant ce temps, Gide et C. sont allés voir Colette, qui a envoyé un mot charmant à Gide pour son anniversaire. Ils reviennent me prendre à la NRF ; C. est enchantée de sa visite, très amusée par la gentille comédie d'émotion jouée par Colette, qui déplore (mi-ironique, mi-sérieuse) l'absence de photographes. À la fin de la visite, elle demande à Gide la permission de raconter à ses amis qu'il est venu la voir.

Gide la trouve un peu trop « *mordue* » par le virus littéraire et le goût de la publicité, d'être toujours en représentation. Nous en venons à parler de la vanité, qu'il est si difficile de séparer de l'orgueil. Il redit à quel

point il est insensible, sans du tout se contraindre, à certaines formes de vanité (les décorations, les honneurs) et s'étonne que les gens soient surpris par sa simplicité : « *Il y a deux choses auxquelles j'ai beaucoup de mal à me faire : mon âge (sauf ces derniers temps, où je me sens épuisé pour un rien), et l'importance qu'on accorde à mon œuvre. C'est tout à fait disproportionné...* » Je lui dis que le prix Nobel a dû lui faire plaisir au moins comme une marque de reconnaissance, d'approbation de cette œuvre. Et lui, brusquement très ému : « *Veux-tu que je te dise pourquoi il m'a fait plaisir ? Je ne l'ai dit à personne. Eh bien, c'est à cause de ma femme... Elle disait : "L'approbation d'un seul honnête homme suffirait à me convaincre, mais tu ne la recevras jamais."* — Parbleu, *lui disais-je*, il suffit qu'un de mes amis m'approuve pour devenir aussitôt suspect à tes yeux ; je n'en sortirai jamais... » *Eh bien, là, c'était l'approbation souhaitée.*

— *Mais trop tard*, dis-je.

— *Trop tard, hélas. Goethe dit quelque part : "Tout vient à point pour qui sait attendre — mais cela vient souvent trop tard."*

— *Comme presque toutes les satisfactions de cette sorte.* »

Nous parlons ensuite de Valéry, qui avait un grand mépris des autres. Et je m'en étonne, car j'ai souvenir de la gentillesse avec laquelle il répondait à ce qu'on attendait de lui quand on l'invitait. Il parlait d'abondance. Mais, selon Gide, peu lui importait la qualité des auditeurs. Il avait besoin d'une oreille où se déverser, pour libérer son esprit continuellement en action.

« *Ce qui me paraissait très rare chez lui, dit Gide, c'est la délicatesse, la tendresse dans l'amitié... Mais, en fait, je l'ai très peu connu. Il n'était pas facile à connaître, pour moi moins que pour personne... Ses enfants avaient pour lui un respect profond. Quand il ouvrait la bouche aux repas de famille, tout le monde se taisait.* » Gide estime que Valéry était bien plus intelligent que Mallarmé.

*

Mardi 29 novembre.

Thomas vient déjeuner, puis nous partons pour Paris. Hier soir, discussion au sujet de l'édition en volume des entretiens de la radio. J'y suis très opposé. Gide n'y dit rien qu'il n'ait beaucoup mieux dit dans ses livres, et cette publication ne pourrait que lui nuire. Il s'est assez souvent opposé à l'explication de l'œuvre par l'artiste... Mais il hésite à priver Amrouche d'avantages financiers considérables. Je lui dis : « *Vous serez victime de votre bon cœur.* »

1^{er} décembre.

Hier à Paris, d'où nous ramenons Élisabeth qui nous conseille et nous aide pour planter les oignons arrivés de Hollande (tulipes, narcisses, crocus, jacinthes et anémones).

Je rapporte plusieurs livres sur les dieux, et Ovide, pour composer les textes destinés aux dessins de Marianne Clouzot. J'espère aussi traduire l'*Emma* de Jane Austen que je viens de lire avec beaucoup de goût et d'entrain, un peu comme un roman policier.

Souvigny, 9 décembre.

Ici depuis trois jours. Achevé d'esquisser des textes pour *Les Amours de Jupiter*. Je veux faire maintenant ma chronique pour *France-Asie* et commencer l'étude sur Bosco.

15 décembre.

Deux jours à Paris. Sortie générale pour un excellent film, *Une incroyable histoire* [de Ted Tetzlaff]. Gide est un peu mieux qu'à notre départ pour Souvigny.

Il a bien aimé mes textes mythologiques, et m'en parle avec une chaleur qui me donne courage, après la douche froide du roman.

Si du moins j'avais l'esprit un peu libéré des embêtements financiers ! Cette maison si agréable coûte cher ; et je sais tellement que je serais heureux à moins.

Copeau est mort voilà un mois. Dullin vient de mourir. Je l'aurai vu pour la dernière fois à Tübingen, où il donnait *Le Faiseur* ; à ce souper qui suivit la séance, il paraissait s'ennuyer prodigieusement.

Copeau — je me rappelle cette merveilleuse *Rosalinde*, quand Dullin lui avait prêté la salle de l'Atelier ; j'en revois tout, les décors, les costumes, la position des acteurs (celle de Copeau, assis dans la forêt, lisant, monologuant son rôle du seigneur Jacques), j'entends encore jusqu'aux chansons du clown et d'Audrey (c'était Raymone). C'est Jules Delacre qui avait fait la mise en scène, et j'ai été heureux de lui dire mon admiration à Colpach.

*

30 décembre.

Merveilleuse journée de printemps. C. est partie ce matin pour Paris avec sa mère, qui était ici depuis Noël. J'ai conduit les enfants en promenade sur la route du Mousseau.

J'achève la relecture de *Malicroix* et vais me mettre ces jours-ci à l'étude sur Bosco.

31 décembre.

J'ai sept lustres ; et ce chiffre sept, que je découvre dans mon âge, m'aide à passer le cap allégrement. D'ailleurs je ne m'inquiète plus des années.

Notre destin est fait de nos hasards.

La Mivoie, 1^{er} janvier 1950.

« *Notre destin est fait de nos hasards* » — cela peut s'entendre : ou bien que nous appelons après coup destin la somme de ces hasards ; ou bien que nous appelons hasards les faits disposés d'avance sur notre route par le destin.

La seconde interprétation est fataliste, et janséniste ; la première témoigne simplement d'une politesse à l'égard des conceptions courantes, et d'un éventuel Destin.

*

19 janvier.

Deux jours à Paris. Revue Paulhan, Arland et Tardieu mardi à la NRF ; Paulhan, avec son sourire de travers, vient trois fois me serrer la main. Le soir, avec tout le Vaneau, *La Vie privée d'Hitler*, où alternent assez maladroitement les bandes d'actualités et de petits films d'amateurs pris à Berchtesgaden. La pauvreté, la niaiserie de cette vie intime donnent la mesure du régime.

Hier matin, Gide me demande d'assister à la visite que doit lui faire Justin O'Brien, le traducteur de son *Journal* aux États-Unis. Grand plaisir à connaître O'Brien, et grande envie de le connaître mieux. Il fait des cours sur Gide et sur Proust, et publie une étude sur l'ambiguïté d'Albertine. Je lui demande si, à son sens, Proust a pris son parti de voir Albertine lui échapper (du moins, prêter au doute), après avoir tant fait pour donner le change. Il croit que Proust s'en est même réjoui, cette ambiguïté ne pouvant qu'enrichir les sentiments du lecteur pour le personnage (de même que Charlus ne peut aimer Musset qu'en modifiant le sexe de ses héroïnes).

Pendant le déjeuner, nous parlons de la réticence avec laquelle la jeune femme fait part de ses livres préférés ; comme si elle avait peur que les autres ne les aiment pas assez ou les aiment d'une autre manière. De même, plus tard, quand on vous fait l'éloge d'un livre que vous aimez, vous êtes plutôt tenté de modérer votre propre enthousiasme, au point que l'autre s'étonne de votre réserve et de ne vous voir pas faire chorus avec lui.

Puis nous parlons d'autre chose ; mais un peu plus tard, Gide, s'adressant à moi : « *Et ne pourrait-on pas expliquer ainsi le reniement de saint Pierre ? — Par crainte, dis-je, d'entendre parler du Christ autrement qu'il ne voudrait ? — C'est un paradoxe, je le sais, et je lance ça à tout hasard. Et puis, ça démolirait trop de choses ! — Et Claudel ne serait pas content. (J'entends : si c'était vrai, et qu'il ne l'ait pas découvert lui-même.) Et puis, dans le cas de saint Pierre, il y avait un autre élément en jeu : le danger.* »

Le matin, Gide m'avait donné à lire la très belle lettre d'une vieille femme qui ne le connaît que par quelques livres et les interviews de la radio, mais qui déplore que celles-ci aient pris fin, parce qu'elles lui apportaient les seules consolations d'une vie pénible. Elle est chrétienne et parle d'une façon fort émouvante de la Providence, dont la voix de Gide a été pour elle un des instruments. « *Quel retour des choses, dis-je, que ce soit à vous, et non à Claudel, qu'elle écrive ainsi ! — Des... spécialistes, dit-il, m'ont déjà assuré que j'étais plus chrétien que lui.* »

Il envoie à la vieille dame sa *Correspondance* avec Claudel, qui vient de paraître.

*

Samedi 28.

Breitbach, qui vient déjeuner jeudi avec Monique Hoffet, m'apporte aujourd'hui (sans que je le voie) une carte de Meersburg représentant la chambre d'Annette. Ma traduction va enfin paraître dans *La Table Ronde*. Elle a attendu huit ans.

Je vais me mettre maintenant à une traduction du dernier roman de Vicki Baum. Je vais faire ce travail avec C. Il est question que nous allions rejoindre son père, au mois de mars, à Juan-les-Pins.

Mercredi 1^{er} février, Souvigny.

Arrivés ici dimanche, amenant Nicolas. Je n'ai guère travaillé, sinon au jardin ; mais j'ai flâné dans ma bibliothèque, qui me donne tant de plaisir et que je me bénis d'avoir installée. Je retrouvais tout à l'heure, en relisant certains cahiers de ce journal, l'indication des premiers travaux.

Parmi tous ces livres, les plus chers sont ceux que j'ai longtemps désirés ; et les mieux lus. Depuis, j'en ai trop reçu, je ne leur porte plus la même tendresse.

17 février.

C., à Villars avec Nicolas, m'écrit qu'il est désespéré quand il ne la voit plus. Jamais nous ne pourrons le mettre en pension. Ils sont partis

dimanche matin.

*

Revenu ici mardi en compagnie de Pierre Herbart. Rapports cordiaux, comme au temps où j'habitais rue Vaneau. Depuis hier, de merveilleuses journées de soleil. Je taille les rosiers le long des murs et commence à taper l'étude sur Bosco.

22 février.

C. est revenue hier, un peu plus rassurée sur le sort de Nicolas qui a été très mal pendant les premiers jours ; il se laisserait dépérir de tristesse...

Breitbach a passé deux jours ici, dimanche et lundi ; nous repartons ensemble pour Paris et rendons visite au passage à Grékoff, qui me montre ses illustrations pour *Corydon* et d'admirables dessins où la beauté efface toute obscénité.

Breitbach était venu le samedi avec Biéville et un jeune acteur, ami de celui-ci. Avec Br., longues conversations sur Green.

*

Juan-les-Pins, 8 mars 50.

Ici depuis quatre jours ; C., retour de Suisse, depuis hier. Gide très fatigué, en perpétuelle somnolence. Jamais il n'a autant dormi. Mais il se lève dans la nuit pour travailler aux « ajouts » des *Caves*, que monte le Théâtre Français. Il nous lit des scènes nouvelles (conversation entre Geneviève et sa mère) ; il achève aussi la traduction d'*Arden of Feversham*.

J'aurais beaucoup à écrire ici sur nos conversations (sur Sainte-Beuve, Ovide, Marlowe), sur lui, sur nos rapports — mais il fait trop beau temps. Je n'ai même pas envie de parler longuement de ma frayeur en le trouvant, une nuit, vers trois heures du matin, allongé, écroulé sur le carrelage du palier, ses lunettes tombées loin de lui, sans plus aucun désir de se relever, comme ivre... Je l'ai conduit jusqu'à son lit, titubant, déjà repris par le sommeil.

10 mars.

Deux sources des *Caves* : l'histoire de la croisade pour la délivrance du pape, escroquerie de plusieurs millions qui fut montée, à l'époque où se passe le livre, dans le midi de la France ; et la conversion d'un franc-maçon notoire, beau-frère de Zola, je crois, à qui l'Église promet de donner l'équivalent de ce qu'il perdait et qui ne reçut rien. Je demande à Gide : Et Lafcadio ? Est-ce que ce personnage ne vous hantait pas bien

avant ? Car il n'est nullement appelé par l'intrigue du départ. Et Gide croit en effet qu'il n'a fait que rassembler les différents thèmes, mais que Lafcadio l'habitait déjà. Il avait également pensé à faire paraître celui-ci dans *Les Faux-Monnayeurs*, puis y a renoncé.

Il me dit avec quel plaisir, quel élan, il a travaillé aux *Caves*, Villa Montmorency, arpentant la pièce et écrivant debout.

Pour la version théâtrale, le personnage de Geneviève, si négligé dans le livre, commence à prendre forme (conversation avec sa mère, et une autre, bien agaçante, avec Lafcadio). Je lui fais remarquer combien cette Geneviève en révolte contre ses parents ressemble à la Geneviève du récit portant ce nom.

Lundi 13.

R.M.G. vient rendre visite à Gide. Je vais à sa rencontre, nous parlons assez longuement, assis sur le petit mur de la Promenade. Il me fait lire une lettre de Jean Sch. qui s'inquiète de certaines pages du nouveau *Journal* et craint que les ennemis de Gide n'en tirent parti, comme de l'entrée des *Caves* au Français. Mais nous savons tous que rien ne pourra rendre Gide plus prudent. Achèvera-t-il sa vie sans ce scandale dont on s'étonne, dont lui-même s'étonne, qu'il n'ait jamais éclaté ? Martin dit : « *Moi qui rêvais pour lui d'une vieillese calme et sereine...* »

Viennent également les Bussy, avec Nathalie Barney, l'Amazone de Remy de Gourmont.

16 mars.

Avant-hier, avec C., à Saint-Paul et à Vence, où j'étais passé, seul, vers 42. À Vence, nous rencontrons le docteur, qu'inquiètent la douleur dans la jambe et le refroidissement du pied.

Hier, après avoir déposé Gide chez les Bussy, nous filons, par la Turbie et Roquebrune, jusqu'à Menton. Je n'en imaginais pas la beauté. Que Juan, ensuite, semble laid et inintéressant !

Dorotheé Bussy me dit qu'*Olivia* contient beaucoup de choses vraies, mais beaucoup aussi d'inventées. On va porter cette histoire au cinéma. Je lui dis : « *On en fera une chose si différente de vos propres souvenirs, que vous n'en souffrirez pas du tout.* »

18 mars.

Au petit déjeuner, seuls, lui et moi.

« *Il y a eu dans ma vie douze années — oh, deux fois douze années — absolument perdues. Le temps que j'ai passé à L'Intérêt général et à*

Geneviève... *Roger Martin du Gard me dit : "Je sais bien que vous avez gardé tous les manuscrits" — mais c'est faux. Tu n'imagines pas ce que j'ai déchiré. Je me suis aperçu tout à coup que je faisais fausse route. Je voulais, dans Geneviève, décrire les milieux étudiants de la Closerie des Lilas, que je connaissais à peine... Je ne sais pas ce qui se passait pendant ces périodes, manque de vitalité, de (?) charnelle... Mais je voudrais dire aux jeunes gens, gendre ou autres : Ne vous en faites pas pour les années en apparence perdues. De quel secours m'a été la traduction dans ces périodes creuses ! J'en ai usé et abusé... »*

Dimanche 19 mars.

Nuit assez mauvaise. Il est haletant, à bout de souffle, secoué par des accès de toux. Il nous appelle vers deux heures du matin. Piqûre, qui le soulage pour les heures suivantes. Mais, ce matin, il n'est pas mieux, ses traits sont tirés et il respire avec peine.

Hier, au dîner, il nous dit : « *J'étais certainement beaucoup mieux quand Élisabeth était là. J'ai baissé d'un cran — et ne m'en affecte pas du tout.* » Et une autre fois : « *Ça finira comme ça, le souffle me manquera...* »

Lundi 20.

Hier, mauvaise journée. Les deux médecins sont venus, et R.M.G. Assez inquiets pour que le docteur de Vence revienne passer la nuit ici. Piqûres, ballon d'oxygène. Le rhume, ou la bronchite, qui ne seraient rien, deviennent redoutables pour cet organisme déjà menacé ; heureusement, l'état du cœur est bon.

Ce matin, il est plutôt mieux, et mange un peu. Mais nous avons beaucoup de peine à l'empêcher de descendre, comme il l'a fait hier soir au grand ennui du médecin. Il a voulu faire une partie de dames ; j'ai cru indigne de lui de le laisser gagner.

Son obsession majeure, pendant la fin de sa vie, aura été Claudel. Tout revigoré, hier, par un article sur leur *Correspondance*, où l'on dit que Claudel n'en sort pas grandi ; et ce matin, ses premiers mots quand je vais le voir : « *Plus je considère le cas Claudel, plus je me persuade que la dédicace sur le livre est un effet de sa méchanceté.* » (Claudel lui a envoyé cette même *Correspondance* avec : *Hommage de l'auteur.*) J'y vois plutôt une de ces grosses plaisanteries dont Claudel est coutumier tout au long de son œuvre ; mais il y a évidemment aussi une intention maligne, à moins que cet exemplaire, destiné à quelque critique, n'ait été envoyé à Gide par erreur, ou par amusement.

23 mars.

Je n'ai eu le temps de rien noter ces jours-ci. Les inquiétudes diminuent, et les difficultés commencent : le retenir dans sa chambre est un problème.

Jean Schlumberger est venu hier et aujourd'hui. Il est resté déjeuner avec nous. Il craint beaucoup que certaines pages du nouveau *Journal* n'amènent des protestations de ligues de la Famille ou ne servent de prétexte à des attaques communistes. Il en parle avec Gide, qui semble n'avoir eu aucune idée de ces dangers. Quand j'en parle avec celui-ci à mon tour, je lui explique notre réaction très personnelle, à C. et à moi ; et j'ajoute : « *Je suis persuadé que vous avez encore beaucoup à dire sur ce sujet, en partant de l'état actuel de l'opinion, qui n'est plus le même qu'au temps de Corydon (et en tenant compte aussi du renforcement des mesures répressives et des procès qui se multiplient) — mais je suis certain aussi qu'un écrit théorique aurait plus de portée que ces pages de Journal.* »

Je lui dis encore combien je trouve extraordinaire que, dans toute sa longue vie, il n'ait jamais eu de difficultés avec la justice (il y voit une manifestation de la grâce, dont faire état auprès d'un Claudel !). Il me répond : « *C'est cette immunité qui me gêne et me dégoûte un peu. Il y aurait beaucoup à écrire sur la question de l'immunité.*

— *Ce que je me demande, dis-je, c'est jusqu'à quel point on oserait vous poursuivre aujourd'hui, après le prix Nobel.* » Il croit qu'on n'oserait pas.

« *Avez-vous eu, dans le gros Journal de la Pléiade, à détruire des pages analogues à celles dont nous parlons ?*

— *Non. Mais j'en ai écrit d'aussi compromettantes dans les carnets d'Égypte. Ce serait une sottise que de les publier maintenant.* » (Il dit même : une hypocrisie.) Il croit que, dans quinze ans, les choses auront changé.

« *Oui, dis-je, mais pas dans le sens que vous espérez. Voyez les mesures prises à la suite du rapport Kinsey...* »

Il aime assez la définition que je lui donne de lui-même : le premier prix Nobel qu'on ne puisse pas mettre entre toutes les mains.

28 mars.

Hier matin, une fois de plus, conversation sur les écrits posthumes. Il n'y croit pas (à quoi s'ajoute sa curiosité des réactions du public ; et j'admire R.M.G. de ne plus écrire que pour *après*). Je lui dis : « *Si vous*

aviez pu être certain que vos écrits seront conservés pendant des années en lieu sûr, vous auriez écrit bien plus librement encore... » Le cas de Kafka est curieux et rare, demandant que tout soit détruit. Gide prétend que Kafka, au fond, espérait le contraire.

Les pages du nouveau *Journal* sur Du Bos ont provoqué deux lettres indignées, de Z[*ézette du Bos*] et de Gabriel Marcel ; la première, fort belle, et qui rend toute réponse difficile. Il s'emploie cependant à écrire une longue lettre, où tout à la fois il explique pourquoi il ne pouvait demander à Du Bos de ne pas publier son livre (le *Dialogue*), et revient sur la question de la modestie de Ch., qui lui semble peu évidente. L'ennuyeux, c'est qu'il ait choisi, pour s'expliquer la désaffection de Du Bos, le motif le plus mesquin.

Dimanche 2 avril (Rameaux).

Cette nuit, petite alerte d'un genre nouveau : il se sentait comme une barre à la hauteur de l'estomac. Cette fois encore, il a cru que c'était la fin. Il me dit ce matin qu'il a sans doute été impressionné par la mort de Léon Blum, à qui il a pensé toute la journée — heureux d'ailleurs qu'au retour de Cannes nous l'ayons tiré de ses idées sombres en l'entraînant au cinéma.

Il nous raconte au dîner sa « *plus belle histoire juive* », que je n'avais pas l'intention de transcrire, puisqu'il n'en a jamais parlé volontiers (et seulement depuis deux ou trois ans), mais C. m'assure que je dois la conserver et que même, d'après certaines phrases qu'il a dites, Gide souhaite que je le fasse. Je répugne de plus en plus à noter nos conversations, dont certaines, ces derniers temps, ont été de grand intérêt ; puis je me dis que ces journées ne se retrouveront peut-être pas, que jamais plus nous ne pourrions parler d'une façon aussi confiante, et que je n'ai pas le droit de laisser perdre ces propos. Voici donc l'histoire, que je n'espère pas redire aussi bien qu'il l'a dite, mais dont la ligne, du moins, est exacte.

[*Suit le récit tel que Jean Lambert l'a publié au chapitre VIII de son Gide familial — pp. 143-146 de l'édition Julliard de 1958, pp. 130-132 de la réédition des P.U.L. en 2000.*]

Ce matin, nous lisons ensemble, comme il me le proposait depuis trois jours, au livre V de l'*Énéide*, l'épisode de la mort de Palinure. Et je comprends pourquoi ces vers le touchent à un tel point, et qu'il identifierait volontiers sa mort à celle du compagnon d'Énée : « *O, nimium coelo et pelago confise sereno, / Nudus in ignota, Palinure, jacebis arena !*

[*Ô toi qui fus trop confiant dans une mer et un ciel sereins / Palinure, tu resteras étendu, nu, sur une plage inconnue !*] »

7 avril (Vendredi Saint), Hôtel Provençal.

C. est partie hier avec la voiture et Gilbert [Sellier] pour ramasser les enfants en Suisse et les ramener à la Mivoie. Nous avons donc émigré, Gide au « garage », moi ici. Je ne m'étais plus trouvé seul dans un hôtel depuis des années.

Journées splendides. L'eau se réchauffe un peu. Gymnastique, déjeuner au garage avec la brave Cécile, Gide, Amrouche, Denoël, le pianiste Benvenuti et Diane de R[othschild], la femme la plus stupide et exaspérante que j'aie jamais rencontrée. Je vais ensuite au soleil, puis rentre travailler un peu à la traduction.

Dimanche de Pâques [9 avril].

Hier, par une de ces journées dignes de l'été, je lis avec stupeur sur une affiche l'annonce d'une « bataille de fleurs » pour le jour de Pâques : je me croyais au mois d'août. Rien de plus sinistre, d'ailleurs, que ces réjouissances, dans le vacarme, l'odeur des fleurs piétinées, de la sueur humaine et du crottin.

Matinée à Antibes. Quelques minutes à l'église, puis au musée, presque entièrement vidé au profit de Picasso.

Lundi [10 avril].

Cette nuit, quel ennui ! — au casino jusqu'à trois heures du matin ; et cet après-midi, après le déjeuner en l'honneur de Louis Beyds, Florence nous entraîne au Provençal, où nous restons jusqu'à plus de cinq heures. Mais quelle drôlerie chez Isabelle ! L'histoire de sa famille, celle de son audience chez le pape et de sa confession, irrésistibles. Mais tout cela m'éloigne de l'eau et du soleil, qui me suffiraient si bien.

*

Taormina, Sicile, 19 mai 1950.

Partis de Paris voilà huit jours.

*

Vendredi 26.

Les Fontaine sont arrivés lundi, Jean Meyer mardi, pour travailler aux Caves. Nous avons aussitôt pour lui la plus grande sympathie. Ce travail amuse Gide et le raccroche à la vie. Mais la pièce provoquera-t-elle le scandale qu'il espère ?

Hier à Syracuse, par une chaleur lourde et sans soleil. Ni les vieilles

rues, ni le soleil, ni même la fontaine Aréthuse ne m'ont autant impressionné que les Latomies ; et, plus encore que l'« *Oreille de Denys* » (dont G. nous apprend au retour que les anciens voyaient là l'entrée des Enfers par où aurait disparu Proserpine), la grotte dite des Cordiers, décor pour *La Flûte enchantée*, où un enfant chantait d'une voix merveilleusement pure en tournant une roue. Là, j'ai eu le sentiment de l'inchangé ; Goethe aurait pu voir ce spectacle.

Journées de lourd soleil. L'eau devient moins froide. Gide s'est baigné ce matin.

*

Sorrente, 9 juin.

Nous aurions dû partir aujourd'hui, mais sommes bloqués ici par l'attente de fonds et de l'arrivée d'Herbart. L'endroit est admirable. J'écris en face de l'énorme baie de Naples et du Vésuve. Le soleil descend. La lumière, la mer, les falaises à pic où est construit Sorrente, tout est d'une grande beauté.

Nous avons quitté Taormina dimanche matin, pour atteindre vers midi Enna, sous la pluie ; de sorte que nous n'avons rien vu du « *belvédère* » de la Sicile ; mais la route pour y arriver était souvent belle, plus belle en tout cas que dans le reste du trajet.

*

Lundi matin, nous partons tôt pour Palerme, où mène un long faubourg fait de maisons basses aux multiples couleurs. Tout le port a beaucoup souffert des bombardements. Gide nous entraîne aussitôt vers la petite église de San Giovanni dei Eremiti, dont il avait gardé un souvenir très vif, et qui en effet nous enchante. C'est déjà l'Orient, avec des coupoles d'un rose orangé et de délicieux jardins de palmiers, de figuiers et de roses.

Nous embarquons vers 9 heures sur le *Cagliari*. Je vais encore faire un tour vers les quartiers détruits (les plus pauvres, comme toujours), où des troupes d'enfants en loques jouent dans la poussière.

Traversée très calme, et que C. supporte au mieux. Nous arrivons à Naples à six heures du matin. Tour d'auto dans la ville encore calme ; visite de l'aquarium, moins bien fourni que celui de Monaco, puis à l'Institut Français, où Pasquier nous aide de son mieux.

*

Sur les conseils de Pasquier, nous gagnons, à Sorrente, l'Hôtel Minerva (où j'écris ceci), admirablement placé sur la baie et où la bonne nourriture nous fait oublier la médiocre chair du Mazzaro. Le soir du même

jour (mardi), petite exploration vers la pointe de la presqu'île, jusqu'au couvent dit du Désert, par des routes bordées de plantations de citronniers et d'orangers et de hautes treilles dressées bien au-dessus des murs.

Mercredi 7.

Le long d'une des plus belles côtes du monde, par Positano et diverses petites criques où l'on rêve de venir s'installer, nous gagnons Amalfi (une femme porte dans ses bras un enfant de trois ans au plus, vêtu en moine, y compris les sandales et le rosaire à la ceinture : déguisement ou vocation précoce ?), puis Salerne, sans le moindre intérêt. Sitôt après le déjeuner, nous filons sur Paestum. Le grand temple de Neptune est trapu comme un monument d'Égypte. On vient de couper les foins tout autour, et parmi les pierres écroulées. Gide nous dit qu'au temps de Shelley aucun arbre ne se dressait alentour, et que seuls les temples dominaient la plaine jusqu'à la mer.

*

Lundi 12 juin.

Retour de Naples, où nous avons conduit C. qui a pris son train de justesse ; déjeuner à l'Institut Français ; puis, en compagnie du jeune Pasquier, rapide visite au Musée National où me retiennent seuls un Mercure de bronze, quelques beaux torsos, et de rares mosaïques ou peintures de Pompéi (ces dernières, toutes proches de l'art d'un Bérard). L'énorme foule de statues romaines trop bien tournées me laisse froid.

Nous grimpons ensuite au sommet du Pausilippe, d'où vue sur Ischia, Procida et le cap Misène, où l'on croit que se trouve le tombeau de Virgile.

Extraordinaire population de Naples. La digue du petit port, vers l'aquarium, grouille d'enfants qui se baignent (c'est le seul endroit gratuit).

Temps couvert. Ce soir, toute la baie est dans les couleurs grises. Le soleil ne se couchera pas.

Journée d'hier du côté de Positano. Nous nous sommes baignés dans une petite crique au-delà de Praiano, celle où l'eau passe sous un pont ; du haut de ce pont, une vieille en haillons nous regardait nager.

Déjeuner sur l'herbe auprès d'une chute d'eau ; puis nous nous baignons sur la plage de Positano sous un soleil très rude, pendant que Gide fait un tour au cinéma.

Mardi 13.

Au déjeuner, G. me dit : « *Si mon Saül avait réussi, mon activité*

littéraire aurait été toute différente. J'avais un Sylla qui aurait été épantant... Est-ce qu'il t'arrive de te demander quelle part les circonstances jouent dans ta vie ? — Non, dis-je, je n'aime pas y penser. Mais c'est trop évident. » Et je lui cite ma formule : Notre destin est fait de nos hasards, qui lui paraît bonne et qu'il m'incite à utiliser, à mettre en valeur.

« *Il y a une chose que j'aimerais te voir faire, c'est de t'accrocher à une œuvre que tu perfectionnerais d'année en année. Tu as encore tout le temps. Ton Faust, en quelque sorte. Martin du Gard me reprochait de n'avoir pas eu le mien. — Mais votre Journal a été votre Faust... Valéry non plus n'a pas eu le sien ; il l'a écrit trop vite. — Sa plus grande réussite, dit G., ç'a été lui-même.* »

À propos du livre de Peyrefitte, *La Mort d'une mère*, nous parlons de Montherlant, que Peyrefitte rappelle par plus d'un point (par les traits les plus irritants, le plaisir de soi, le goût de choquer, et cette ruse bien inutile qui fait parler de « *jeune personne* » quand on espère donner le change sur le sexe de la personne en question).

Hier, revu l'admirable *Viva Villa*. Cet après-midi, dans les chemins creux de la presqu'île. Des femmes nous donnent d'énormes citrons.

Mercredi.

Ceci pourtant restreint la part des hasards : premièrement, c'est que nous les cherchons (en partie) ; et ensuite que de notre accueil dépend leur conséquence. C'est nous qui les faisons devenir des *occasions*.

Vendredi.

Gide me dit : « *En un sens, je regrette que nous ne fassions pas ensemble le trajet du retour, comme nous l'avions un peu pensé. Nous nous entendons bien, tous les deux...* »

Mais Herbart est venu me relayer et je partirai demain. Toute la journée au port ; mais l'eau y est presque toujours sale.

Samedi 17 juin. Rome, Palatin.

Quitté Sorrente et Naples ce matin, par un temps gris ; à Rome, une pluie légère m'accompagne.

Vagabondé jusqu'à l'épuisement parmi les ruines extraordinaires du Palatin, ces constructions en hauteur et en profondeur (faute de guide, quasi inexplicables). Rien de plus beau que les trois grandes arches qui subsistent de la basilique de Constantin ; et rien de plus étrange que cette série de petites églises poussées au milieu des ruines, en parasites, un peu pareilles à ces maisons qui se sont insérées entre les piliers des aqueducs.

Les lauriers-roses près du Forum.

Dimanche, Rome.

Dans le train de Paris ; mais je m'arrêterai à Genève pour voir où en est l'*Enfant sage*.

Santa Maria Maggiore, immense salon doré où des troupes de fidèles galopent en hurlant des hymnes. On se sent devenir protestant devant cette cohue ; et l'ancien temple rond à ciel ouvert, devenu église, où se trouvent les tombeaux des deux premiers rois d'Italie.

J'aime l'Italie, mais quitte sans regret ses repas de *vitello* et ses odeurs d'urine séchée. Ici, la chair (ou la viande) se dit : *carne*. Et une des grandes banques de Rome s'appelle Banco di San Spirito.

*

4 juillet.

C. est pour quelques jours en Bretagne, enlevée par Tania [*Lvov*] et Georges Brasseur qui allaient rejoindre Enid et Whity. Elle y va pour la première fois, et ce pays la déconcerte ; cette mer surtout, qui est toujours partie quand on comptait sur elle. (Un titre de nouvelle ayant pour décor la Méditerranée : *La mer est toujours là.*)

*

14 juillet.

Revu Gide à Paris, en meilleure forme que jamais. Il a fait en un peu plus de deux jours le trajet Rapallo-Paris.

27 juillet.

Après avoir lu, avec vif intérêt, *The Kon-Tiki Expedition* (récit d'un voyage en radeau entre le Pérou et la Polynésie), je commence le livre posthume d'Alain Gerbault, *Un paradis se meurt*. Rien de plus curieux, parallèlement, que de lire le tome IV du *Journal* de Du Bos et le volume de sa correspondance avec Gide. On ne saurait tourner plus obstinément le dos à la vie.

*

Gide est venu déjeuner ici un dimanche, quelques jours avant son départ pour La Roche-Posay (ou plutôt pour Chitré).

*

21 septembre.

Gide est revenu à Paris pour les répétitions des *Caves*, qui l'intéressent beaucoup. Avant-hier, il nous disait qu'il s'y sentait aussi intimidé qu'un candidat au bachot — intimidé par le lieu, les statues de Talma, de Rachel, les acteurs en costumes qu'on croise dans les couloirs.

Il n'est pas content de l'actrice qu'on a choisie pour le rôle de Carola [Jeanne Moreau]. Il dit : « *Je n'ai pas encore osé prendre la place des acteurs pour montrer ce que je souhaite. Mais je reste persuadé que j'aurais fait un acteur excellent...* » Il en vient à trouver la pièce meilleure que le roman.

26 novembre.

Je n'ai plus autant le goût de tenir ce journal, sinon j'aurais beaucoup à dire sur le déjeuner d'hier, ici, avec Florence et les Jouhandeau ; et puis, ce que ceux-ci racontent, ils sont maintenant deux à l'écrire — comme ces histoires de l'aide-maçon dans leur jardin. J'ai d'ailleurs pris Marcel en flagrant délit d'hypocrisie, quand il a assuré n'avoir jamais regardé ce garçon, dont il parlait avec grand intérêt la semaine précédente, chez Madame Thézenas, devant DENOËL et CINGRIA. (Cette soirée faisait suite à la première de la pièce d'Adamov, *L'Invasion*, bien fastidieuse à la scène si elle n'est pas sans beautés à la lecture.)

Jouhandeau m'apporte le copieux recueil de lettres échangées, ou plutôt adressées à lui par Robert et Henri Rode ; celles de celui-ci souvent très belles, quoique (ou parce que) très proches du style de Jouhandeau ; et souvent exaspérantes. Évidemment, quoiqu'il n'y parle jamais, J. y est partout présent, et c'est un curieux éclairage de sa figure, mais tout proche en somme des lumières projetées par une Véronique sur le personnage de Godeau. Henri Rode en particulier entre si bien dans le jeu qu'il se fait personnage de Jouhandeau. Sur la première page, celui-ci a barré successivement deux titres : *Le Dernier Amour* et *Robert, ou l'art d'écrire une lettre d'amour*, pour adopter celui-ci : *Robertiana, ou la Grammaire enseignée par l'amour*.

Souvigny, 30 novembre.

*

Marcel J., que nous revoyons chez lui le surlendemain (j'apportais des roses trémières à Caria), nous explique qu'il a récrit en partie les lettres d'Henri ; mais il s'est interdit de rien changer aux autres, tout l'intérêt du livre étant de montrer le développement du style chez Robert sous l'influence de l'amour. Il nous confie des *Addenda*, série de lettres récentes, « *plus lascives et plus mystiques à la fois* ».

Caria monte sur ces entrefaites et nous buvons du marc de son pays. Elle parle longuement de Florence, de sa solitude, de la tristesse de sa vie sans véritables amis. Elle me propose de lui dresser un jour un tableau de ce qu'elle est et de ce qu'elle pourrait être. Elle veut nous inviter avec

Montherlant.

Gide, que nous voyons ensuite, est très amusé par le récit du déjeuner de samedi. Nous parlons de Claudel, du *Soulier de satin*. « *Vous vivrez peut-être assez*, dit Gide, *pour voir le moment où l'on se rendra compte de la médiocrité de cette pièce. Quand je l'ai vue représenter, j'ai eu une mauvaise joie à la trouver encore pire que ce que j'attendais... Jamais je n'ai mieux senti combien je déteste le baroque en art. Jean Schlumberger prétend qu'il y a de belles scènes. Je ne marche pas.* »

Ici pour deux jours, pour cause de plantations. Toute la nuit, un vent déchaîné. Arrêt hier à Orléans pour déjeuner avec les Secrétain, aussi agréables l'un que l'autre, et que j'étais content de faire connaître à C.

La Mivoie, 13 décembre.

Première neige.

Vendredi, répétition des *Caves* au Français, pour la première fois dans les décors. Nous ne voyons que la première partie. Bonne impression. La scène chez le vieux comte est assez émouvante ; j'entendais Gide, dans mon dos, renifler très fort.

Quand nous le revoyons le soir, il est consterné par les maquettes des costumes et s'emploie à les faire modifier. Celui de Lafcadio surtout le consterne : le dessinateur a fait de lui un voyou, quelqu'un, précisément, que le vieux comte ne « *pourrait pas recevoir* ». Un coup de téléphone de Meyer le rassure.

*

15 décembre.

Avant-hier, première des *Caves* au Français. Autrefois, j'aurais écrit longuement sur cette longue soirée, d'ailleurs très brillante et suffisamment triomphale. Aujourd'hui, cela m'ennuie. J'étais trop mal placé pour voir Gide entrer, à la fin du premier acte, dans la loge du Président de la République — d'où il est revenu épuisé. Pendant tout le troisième acte, il est resté étendu sur un canapé dans la loge de Touchard, et nous sommes restés avec lui. Il émergeait par instants de sa somnolence pour déplorer la longueur excessive du spectacle... La séance ne s'est terminée que vers une heure du matin. Dès avant sept heures, il était assis sur le rebord de son lit, tout raide dans son habit, ganté, presque effrayant de noblesse. Il a passé la journée d'hier avec Herbart et Meyer à couper, à supprimer, à recoudre, avant la générale qui aura lieu ce soir.

*

8 janvier 51.

Jeudi, après le déjeuner, Gide revient sur l'utilité qu'ont eue pour C. ses notes sévères du *Journal*. Il n'en veut pas démordre, ni voir qu'on imagine désormais C. sous ce jour, non pas faux sans doute, mais provisoirement juste. Les journalistes sont trop heureux d'en faire état, comme ce sont à peu près les seules pages où il parle d'elle. Il dit : « *Si j'avais dû me préoccuper des réactions que susciteraient mes écrits, je n'aurais rien publié.* » Il ne veut pas comprendre quelle différence il y aurait entre des conseils donnés en tête à tête et cette publicité faite à ses griefs... Je lui dis : « *Quand, au XVII^e siècle, on écrivait des "Conseils à l'usage d'un jeune seigneur", on les réservait d'abord à l'usage de celui-ci.* »

Il est trop vite fatigué pour qu'on discute davantage, mais il est bien évident que, pour lui, l'aspect littéraire l'emporte de beaucoup sur l'aspect affectif. Et sa méfiance à l'égard du posthume l'entraîne très loin.

Hier, ici, Justin O'Brien et sa femme. Je pose ma candidature pour une série de cours dans une université d'Amérique. Trimestre d'été. Il est trop tard pour cette année, mais j'espère pour l'an prochain, si nous sommes encore libres de travailler où il nous plaira.

*

Dimanche 14 janvier.

Je me suis installé depuis une semaine, pour en finir avec le troisième récit, dans la pièce mansarde que j'appelle la chambre Valéry Larbaud à cause de ses couleurs, jaune et bleue (et blanche, grâce au lavabo). J'écris ces pages comme me l'a conseillé C., en me gardant de toute affabulation ; et je me sens beaucoup plus à mon aise que dans la première version.

*

19 janvier.

Ce titre me vient brusquement pour le troisième récit : *Les Vacances du cœur*. Et je prendrais pour titre général : *Fragments d'une histoire*.

Avec quel plaisir j'entendais hier soir Léautaud, interrogé sur *Le Petit Ami*, déclarer qu'il était absolument incapable d'invention, capable tout au plus d'imaginer des prolongements au personnage qu'il avait en lui ; et que si, dans ce livre, il avait pu ajouter des pages d'enjolivures, c'est qu'il n'avait pas suffisamment encore le goût de la vérité.

Comme je comprends cela, moi qui n'écris bien que sur ce que je sais, et qui éprouve toujours un certain malaise à transporter sur un plan littéraire (romanesque) des souvenirs que j'aimerais mieux redonner tels

quels. Il m'est très désagréable de tricher avec ce qui a été, et je voudrais avoir de moins en moins à le faire.

25 janvier.

J'ai, en somme, terminé le troisième récit, et je suis bien heureux d'avoir abandonné, grâce à C., la première version. Sous sa forme actuelle, ce texte répond à *l'Enfant* et forme bien la troisième volet. Le panneau central aurait pu être plus personnel ; mais, tout en parlant d'un autre, il me semble que je révèle suffisamment de moi.

27.

Hier, par une journée sombre (entre deux belles journées de soleil), les cinéastes, conduits par Allégret, sont venus filmer Gide avec les enfants. Ceux-ci se sont fort bien prêtés à tout, et à refaire dix fois la même chose.

Au déjeuner, conversation autour des faits-divers, dont Gide a conservé de nombreux comptes rendus, outre *L'Affaire Redureau* et la *Séquestrée*. (La Petite Dame a eu récemment la visite de la petite-fille de la séquestrée, envoyée par son père qui cherche depuis des années des indications sur sa naissance.) Gide me dit : « *Si, ce que je ne souhaite pas, tu n'as rien de mieux à faire un jour, tu pourras publier ces archives.* » C'est ce qu'il avait voulu faire dans la collection « Ne jugez pas », où auraient été présentés uniquement les faits.

Nous parlons ensuite de ses inédits, carnets de voyage, écrits « *scandaleux* » dont il assure qu'il en existe plus que je n'imaginai ; à nous de juger de l'opportunité de leur publication. Je lui dis : « *Avec le père Jean, il ne sera jamais temps de publier.* » Il pense adjoindre au comité Marc Schlumberger et Dominique Drouin.

31 janvier.

*

Deux jours à Paris, partagés entre la projection des scènes prises ici vendredi (où Nicolas se révèle grand acteur) et aussi des scènes prises rue Vaneau (au piano, Gide fait d'excellentes remarques à la charmante jeune pianiste) et à Cabris (avec Sartre), et même du petit film de la Bastide où C. ressemble étonnamment à Nicolas — et les irritantes discussions autour du départ de Gide pour le Maroc. Marc nous en avait déjà parlé ici vendredi, il nous en reparle chez lui où nous déjeunons lundi. Ce voyage si long lui paraît une folie, et il affirme que Gide n'a aucune envie de le faire ; et par ailleurs, les bruits autorisés par les déclarations de Gide lui-

même donnent à É. un rôle si odieux que nous nous efforçons de la dissuader de partir. Gide, à qui nous en parlions hier matin, était décidé à « *passer outre* », si l'avis du médecin était favorable au départ ; mais É., qui était ici en notre absence, lui a écrit qu'elle refusait de partir. Elle est rentrée aujourd'hui à Paris, et nous nous demandons ce qui sera sorti de cet imbroglio où presque tout le monde est de bonne foi. Mais il faut dire que Gide ne rend pas les choses très faciles.

Au moment où je vais le quitter, il me retient pour me dire : « *Il faut travailler. Il faut sortir quelque chose de très bien... Tu sais, j'y pense souvent. Il ne faut pas qu'on dise de toi : C'est le gendre d'André Gide... — C'est*, lui dis-je, *en partie pour cela que j'écris.* »

Il nous lit les deux plus récentes pages de cette sorte de « testament littéraire » qu'il a dédié à Catherine (il venait de me dire : « *J'espère que Catherine en comprend l'importance* ») et où il s'abandonne à la plume et à ses pensées. Ce sont les pages où il parle de son heureuse disposition à n'aimer que là où il est certain de la réciproque, ce qui assure une grande sérénité à sa vie affective ; avec, d'ailleurs, tous les manques que peut entraîner un tel refus du drame. C. me dit ensuite qu'elle sent là aussi une affinité avec son père, qu'elle n'est capable d'aimer que si elle sent qu'on l'aime ; et je crois bien que, moi aussi, je sens assez bien si « *ça va donner* » ou non quelque chose.

Ces pages de Gide me paraissent fort bonnes, et cette sorte d'écrit est exactement ce qui lui convient aujourd'hui. Quand il a terminé sa lecture, il nous demande : « *Est-ce que cela n'est pas moins bon que ce que j'écrivais... avant ?* » Et nous n'avons pas à nous contraindre pour le rassurer.

Nous déjeunons ensuite avec les O'Brien, que nous retrouvons à la projection des fragments du film. Ils renouvellent leurs promesses de faire le possible pour que nous venions aux États-Unis. Aux dernières nouvelles, le voyage africain est abandonné. On offre à Gide une villa auprès de Naples.

Souvigny, 8 février.

*

Mardi, nous avons eu une bonne conversation avant le déjeuner. Il m'a lu d'autres pages du grand cahier, qu'il croit achevé et veut publier en bloc, au lieu de fragments dans des revues. Il a pris pour titre : *Ainsi soit-il, ou les jeux sont faits* (« *Ah ! s'écrie-t-il, ne me dis pas que tu ne le trouves pas beau !* »). « *J'ai peur*, lui dis-je, *que vous ne sentiez un*

grand vide en considérant comme achevées ces pages qui vous occupaient si bien. J'avais imaginé, j'avais espéré qu'elles vous accompagneraient jusqu'au bout... » Mais il estime que le ton s'en est à tel point élevé qu'il ne pourrait plus continuer que par du moins important, et que, telles quelles, elles forment un ensemble. « *Quitte à reprendre par la suite*, dit-il, *un appendice au Journal ou des Feuilletés... Si je vais en Égypte, ou en Algérie...* » (Car il lui arrive souvent, ces temps-ci, de flotter péniblement entre ses projets.) Il me redit qu'il pense souvent à ce que je fais. Après le déjeuner, assez gai quoique terminé par un éclat de la Petite Dame parce que Gide s'obstine à rester quelques instants à table quand elle a déjà regagné son coin, ce qui met l'invité dans une cruelle posture, et avant que je ne l'aide à se coucher, il me montre une phrase de La Fontaine qui l'a beaucoup frappé, et qui commence : « *Il arrivera possible que...* » ; cet emploi de « *possible* » comme adverbe l'enchanté ; et comme je m'efforce de partager son ravissement : « *Quelle chance, s'écrie-t-il, d'avoir un genre sensible à ces choses...* » Une fois allongé, je l'aide à s'enrouler dans divers châles et gilets. Il est haletant. Il dit : « *C'est l'agonie...* » Le moindre geste l'épuise. Son état varie non plus d'un jour à l'autre, mais à tout instant. J'avais cru que cette disgrâce lui serait épargnée, de ne pas garder l'esprit clair ; mais de plus en plus souvent sa pensée devient confuse, il vous redit en grand mystère ce que vous lui avez vous-même appris une heure avant. Il marche avec peine en se tenant aux murs ; et, de temps à autre, on le voit prêt à chanceler.

*

10 février.

C. m'écrit, puis me redit au téléphone, que son père baisse beaucoup. Il a pris froid. Il y a autour de lui assaut d'influences opposées, et je me félicite d'être loin.

Ma mère dit : « *Il en aura lourd à porter, pour arriver là-haut (au ciel) ; je ne voudrais pas être à sa place.*

— *C'est curieux, dis-je, comme les catholiques sont prompts à se mettre à la place de Dieu.* »

*

15 février.

Je rentre à Paris demain. Gide est encore trop mal pour que C. vienne nous chercher, maman et moi.

La Mivoie. Dimanche 25 février 51.

Nous avons enterré Gide jeudi dans la terre détrempée de Cuverville.

Je l'avais revu le vendredi 16, à mon retour de Souvigny. Il avait grande peine à parler ; je pense qu'il m'a reconnu. Comme C. me montrait un portrait de Saint-Just (l'infirmière était une de ses descendantes, et Gide avait voulu lire sa biographie), et comme je disais que je ne le trouvais pas beau du tout, Gide s'est écrié avec véhémence, en prononçant péniblement les mots : « *Pas beau ! Dis qu'il est effroyable ! Je le trouve effroyable !* » et ce sont à peu près les dernières paroles qui aient manifesté un intérêt de cette intelligence.

R.M.G. et Jean Schlumberger sont arrivés dans l'après-midi. Ne prévoyant pas d'issue immédiate, nous avons regagné la Mivoie, d'où un coup de téléphone d'Herbart nous a rappelés samedi à six heures du matin. On avait cru que c'était la fin. Puis l'organisme, malgré tout vigoureux, a repris le dessus. J'étais parmi les optimistes. Je me rappelle avoir dit au père Jean : « *Qui sait s'il ne nous réserve pas des surprises ?* » — mais les gens habitués à voir des mourants ne pouvaient se laisser tromper par ces traits, cette langue desséchée, ce nez pincé. Nouvelle alerte dans la nuit de samedi à dimanche, puis le dimanche vers six heures. Dans la matinée, alors qu'il n'avait plus bu depuis deux jours, et comme C. lui présentait un peu de champagne coupé d'eau, il s'est redressé de lui-même, a saisi le verre et a tout avalé avec avidité. Un peu plus tard, je l'entendais dire dans une demi-inconscience : « *Excellent... C'est excellent...* » — avec cet accent gourmand qu'il avait pour parler de certaines œuvres.

Le même dimanche matin, après que le docteur eut préparé les voies en lui parlant un peu fort, C., É. et l'infirmière l'ont entièrement lavé et changé ; car il était couché, selon son habitude, avec son pantalon, son caleçon, sa chemise, et sa veste enfilé à l'envers. Il a beaucoup grogné, traitant son infirmière de mule et s'écriant : « *Foutez-moi la paix !* » Cela a été à peu près ses derniers mots. L'après-midi, il entraînait dans l'inconscience.

Jusqu'à sa mort — le lundi 19, à dix heures vingt du soir — il n'a à peu près plus, à ma connaissance, ouvert les yeux. Ce doit être le dimanche après-midi que la Petite Dame est allée lui dire qu'elle avait écrit sur lui. Mais a-t-il compris ? Tous ces derniers temps, il était un peu agacé par elle.

Que dire encore de sa fin ? Le souffle était de plus en plus rauque ; de plus en plus souvent, il cessait, pour reprendre au bout d'un instant qui nous paraissait sans fin. Le pouls disparaissait, puis repartait. Les mains devenaient froides. Élisabeth et Herbart étaient auprès de lui quand il est

mort, et aussi Marc Allégret. Nous, avec Martin et Denoël, étions chez la Petite Dame, parlant de ses mains et discutant de son adresse, quand Herbart est venu nous dire que c'était fini.

Tandis que nous débarrassions les pièces du devant, Gilbert et l'infirmière ont fait la dernière toilette. Quel spectacle, sous la lumière crue de l'ampoule, ce visage bandé... C'est le lendemain seulement que nous avons recommencé à le retrouver. Le matin, on a fait le moulage. Puis le corps a été installé dans la petite pièce de devant, sur un lit de fer peint en vert. Il était vêtu de sa veste de laine blanche, les mains jointes. C'est Gilbert qui les lui avait jointes, par tradition ; mais ce geste lui convenait mal. Le visage était déjà un peu plus détendu. Les visiteurs sont arrivés, dont beaucoup d'inconnus. Rien de plus émouvant que ces jeunes gens qui restaient longtemps immobiles, comme fascinés par le beau visage. Plusieurs dessins ont été faits. Berthold Mahn a travaillé jusqu'à deux heures du matin, éclairé par deux bougies qu'il avait apportées. Nous avons fait signe à Segonzac, mais il a été prévenu trop tard.

C'est à partir du mardi soir que les traits se sont parfaitement détendus et que la bouche s'est mise à sourire.

La mise en bière a eu lieu mercredi matin ; mais nous avons pu garder encore jusqu'au soir à huit heures la vue de notre ami. Que de fois, dans cette journée, je me suis dit : « *Jamais plus...* » À partir du moment où le cercueil a été clos, c'était fini. Toute la journée du lendemain, à Cuverville, ne m'a plus apporté aucune émotion, sinon, dans le salon glacé, quand le pasteur a parlé de « *celle qui l'accueillait à chacun de ses retours, après qu'il l'avait quittée pour de longs voyages* ». Cette cérémonie était d'ailleurs assez gênante ; et le *Notre Père* récité sur la tombe, et la présence du drapeau des Anciens Combattants, et le spectacle de cette population affreuse de Cuverville ont beaucoup nui à l'impression de grandeur qu'aurait donné le simple cortège entre la maison et le cimetière, le cercueil porté par des fermiers du pays. Je préfère oublier les discussions qui ont suivi, entre Martin et Dominique Drouin. Je sais que Gide n'aurait guère aimé ces prières, ni ce drapeau, mais que, par courtoisie, pour ne pas choquer les paysans, il n'aurait rien dit.

Rien ne nous paraissait plus naturel que de l'enterrer à Cuverville auprès de sa femme (dont le sépare pourtant la tombe de Marcel Drouin) ; nous ne pensions pas que ce choix entraînerait nécessairement la présence d'un pasteur. Le peu d'émotion que nous a donné la cérémonie témoigne assez de la gêne qu'elle nous causait. J'ai à peine pu, dans cette très belle maison, retrouver le souvenir de son ancien maître. Mais en

nous, comme il est vivant !

10 mars.

Trois semaines déjà qu'on nous a réveillés au petit matin pour nous appeler d'urgence à Paris. Nous nous attendions à le trouver mort. Il a lutté encore trois jours, il a encore un peu parlé, un peu souri, s'est un peu mis en colère... Déjà, aujourd'hui, que reste-t-il de ce beau visage au sourire mystérieux ?

Les pages que je recopie (celles sur Calvi, entre autres), je les écrivais en pensant à lui, avec l'idée qu'il les lirait — elles ne me paraissent jamais assez parfaites pour ce parfait lecteur. Maintenant, j'ai moins de goût à bien faire.

16 mars.

Hier, la radio a donné le dernier (j'imagine) des entretiens avec Léautaud, où celui-ci s'est montré tout à coup très émouvant en parlant des plaisirs auxquels la jeunesse l'avait fait renoncer. Que de naïvetés chez ce « *roué* », de vanité chez ce dédaigneux des louanges ! Il sait redire exactement ce qu'on a écrit sur lui. Et sa sorte de mépris est, le plus souvent, vraiment par trop facile. Mais avec quel plaisir j'ai lu, ces temps-ci, son *Passe-temps*, où des réflexions me paraissent écrites pour moi-même. J'ai noté celles qui me plaisaient.

Dimanche 18 mars (Rameaux).

Jeudi dernier, la Petite Dame nous a lu, avec autant d'émotion que nous en avons à l'entendre, les pages qu'elle vient d'écrire sur Gide et qu'elle était la seule à pouvoir écrire ; pages belles et vraies, où l'admiration demeure clairvoyante — et qui me font regarder avec honte les maigres notes que j'ai données moi-même pour ce numéro d'hommage de *La NRF*.

Ensuite chez Berthold Mahn, où nous allons reprendre le masque prêté pour compléter ses dessins. Je suis heureux de le connaître. L'homme et l'œuvre me plaisent. Il nous donne, avec un portrait de Martin du Gard, un vieux dessin de Cuverville et deux livres illustrés par lui, dont un sur l'*Odyssée* qui nous fait songer à un voyage en Grèce.

*

20 mars.

R.M.G. ici depuis hier. Il me parle de ses manuscrits, qu'il possède tous — et souhaiterait céder à un riche amateur. Sa première rencontre avec Gide, dans la boutique de la rue Madame. À propos de la ponctua-

tion très particulière qu'il a adoptée dans *Les Thibault*, il parle de sa façon de travailler. Il a complètement dissocié le fait de raconter et celui de bien écrire ; il dit que, contrôlée par ce dernier souci, sa production serait extrêmement pauvre. Gide a fini par s'en laisser convaincre, après avoir beaucoup insisté pour que Martin s'abandonne à son premier jet. Ce premier jet est très abondant, débordant ; et tout souci de style le tarit. Il lui faut d'abord dire ce qu'il a à dire ; il lui arrive ensuite de laisser dormir cette première coulée pendant six mois, un an, ou plus ; mais alors, la reprenant, les détails en sont devenus pour lui inchangéables, aussi impossibles à modifier que le seraient de véritables souvenirs. L'imagination est devenue mémoire.

Il parle aussi avec plaisir du travail qu'il a fait en compagnie d'Herbart pour le scénario ; il a beaucoup modifié, ou plutôt ajouté, de manière à rétablir la balance entre Daniel et Jacques. Il les a faits aussi plus âgés.

Je lui demande si, au départ, il prévoyait l'ampleur de ses *Thibault* ; or, il prévoyait trente volumes. En cours de route, il a bifurqué. Après *La Mort du père* venait un volume intitulé *L'Appareillage*, qu'il a fait sauter (après son séjour de trois mois en clinique à la suite d'un accident d'auto). Il se réjouit beaucoup que l'on publie toute la série en un seul volume.

Ce matin, il me parle longuement de Gide à Cuverville, des courses folles, dans le vent et la boue, où Gide l'entraînait pour arriver dans une mesure où se trouvait une gamine enceinte du père et deux gosses chétifs, sales, affreux, qu'il déclarait charmants. Les gens l'appelaient « *l'Idiot* ».

Nous ramenons Martin à Paris l'après-midi.

Samedi 24 mars.

Retenus trois jours à Paris — bien plus que je ne voudrais. Mardi soir, aux Deux Magots, Camus et Francine. Camus parle très drôlement de la tribu Gallimard, de la timidité qui leur fait adopter de préférence la femme ou la maîtresse du frère (ou du cousin).

*

Jeudi, répétition de *l'Œdipe* monté par Vilar à Marigny. Ils jouent dans le foyer, en costumes de tous les jours — et c'est bouleversant. Plus que jamais je suis touché par la phrase : « *Un grand destin m'attend, tapi dans l'ombre du soir...* » Nous voyons ensuite, dans leur loge, Madeleine Renaud et Barrault. Il s'agissait de déterminer, avec Clavel dont on donne en même temps une pièce, la répartition des droits ; et Clavel, qui était là, nous paraît si sympathique que nous ne pouvons que proposer

l'égalité.

Vendredi matin, enfin, cérémonie lugubre de l'incinération d'Alix Guillaïn, au Père Lachaise. Nous allons assister au départ du corps, de la Pitié où elle est morte. Le visage est encore visible, et c'est à peine si je la reconnais. Chez elle, le regard était tout : intelligence (même bornée par les convictions) et bonté. Je revois nos séances de travail, rue Vaneau, en 43, autour de ma traduction de Britting, avec Groeth. Mais quelle horrible chose que cette incinération à Paris, au gaz, la flamme la moins noble, dans un décor hideux qui tient de la basilique et de la salle des fêtes, où les assistants attendent pendant une heure et demie face à... rien, avec des bruits souterrains de foreuse ; et ensuite, le ridicule petit char où sont posées les cendres, et la mise en place de celles-ci dans une des niches du columbarium, avec les ex-votos et les fleurs fausses. La terre vaut cent fois mieux.

30 mars.

*

Le même jour, nous avons eu la première réunion du comité. Qui aurait entendu l'un et l'autre proposer des suppressions dans le manuscrit des *Jeux sont faits* (outre celles que Gide lui-même a indiquées à Élisabeth), en assurant que Gide les aurait certainement approuvées, ce quiconque-là aurait bien ri. Je dis à Martin : « *Gide était beaucoup moins porté que vous à déchirer* » ; mais comme il s'agit de passages concernant justement l'un et l'autre, j'aurais trop mauvaise grâce à m'opposer aux suppressions. Le « *Dieu soit loué* » du père Jean était bien caractéristique de son soulagement.

Samedi 31 mars.

Cher Jean-Louis Barrault,

Nous nous sommes à peine vus l'autre soir, et j'éprouve le vif désir de vous écrire. C. et moi sommes un peu consternés par Maguelone. Autant Clavel nous avait paru sympathique (et c'est ce qui a rendu notre entente si facile), autant sa pièce nous a paru interminablement lourde. Il y a de beaux passages, et même de beaux vers, dans les moments de tendresse surtout ; mais dans les tirades idéologiques, que de verbiage, et que tout cela est confus ! Nous n'avons pas vu le début de la pièce, je ne dirai donc rien de notre quasi-impossibilité de la comprendre (il me semble pourtant que, dans une bonne pièce, l'intérêt peut s'éveiller quand on la prend n'importe où) ; mais ce qui me consterne pour Clavel, c'est que le voisinage d'Œdipe ne fait qu'accuser un peu plus l'outrance des

ornements. *Disons que c'est tant mieux pour Œdipe... Mais je n'en suis pas certain.*

Gide avait-il lu Maguelone ? Il me semble que rien ne pouvait lui être plus étranger. Je me demande — à peine — ce qu'il aurait pensé de cette représentation. Il est vrai qu'il pouvait être d'une modestie déconcertante.

Je me reproche un peu de vous écrire aussi librement, mais tant pis. Ce qui domine chez moi, c'est l'étonnement. Car j'avais gardé un bon souvenir de la première pièce de Clavel, et de la lecture de sa Terrasse de Midi, qui m'avait paru d'intentions un peu compliquées, mais d'un style plutôt sobre. Enfin, inutile de lui dire tout cela...

Samedi 7 avril, Souvigny.

Au reçu de cette lettre, Barrault m'a téléphoné pour m'assurer que les nouvelles répétitions lui donnaient bon espoir, qu'on avait fait des coupures, que, selon son expression, « *la mayonnaise commençait à prendre* » (je lui dis : « *Il faut verser un filet de vinaigre chaud* »...). Il a ajouté que Gide n'avait pas lu *Maguelone*, mais connaissait Clavel, et qu'il savait qu'une autre pièce accompagnerait la sienne. Ce qui ne signifie rien. Je dirai tout à l'heure ce qu'a donné la représentation. (Je me force un peu pour écrire, un torticolis me fait terriblement souffrir.)

Nous sommes venus à Paris lundi pour assister à une représentation des *Caves* que nous avons vues seulement à la « *première* ». Les coupures faites, le rythme établi, c'est maintenant un très bon spectacle. Je n'aime guère la fin, plusieurs fois modifiée. Mais la salle réagit fort bien. Nous sommes retournés au Français mercredi soir pour voir le *Conte d'hiver*, monté et joué de façon excellente. Le même jour nous avons déjeuné chez les Jouhandeau, dans la grande chambre du haut toute brillante d'encaustique, aux meubles aussi imposants qu'incommodes. Marcel nous laisse feuilleter son gros album de photos, où un ordre mystérieux préside au choix et à la succession des documents.

Il nous raconte comment Montherlant s'est récusé devant l'invitation à dîner avec nous, disant que nous ne pourrions nous voir avant la troisième génération.

De la « *générale* » de Marigny j'avais eu des échos par les Gallimard jeudi matin, puis par Marcel Arland et Robert Mallet, échos qui confirmaient nos propres impressions, et que sont venus confirmer encore, le soir, les avis de tous ceux qui nous ont parlé. On a en effet abrégé *Maguelone* et, pour aider à comprendre, un petit texte explicatif est fort

opportunément dit par Madeleine Renaud au début de la pièce (dont le dénouement est changé). J'étais trop bon de lui découvrir quelques beautés ; tout m'a paru cette fois du pire verbiage. Aussi, quel soulagement dès les premières répliques d'*Œdipe* ! On sentait immédiatement la partie gagnée. La salle faisait un sort aux moindres finesses du texte, aux moindres jeux des acteurs ; ceux-ci tous bons, quoiqu'Antigone ne fût pas telle qu'on l'imagine et que Vilar escamotât un peu son texte.

Barrault nous dit ensuite qu'il voudrait conserver son spectacle tel quel (mais il s'illusionne) jusqu'au 15 mai, emmener *Œdipe* en Angleterre et, à la rentrée, monter un spectacle tout entier consacré à Gide. Il essaye encore, mais sans grande conviction, de défendre *Maguelone* où il trouve, dans la fin, de la générosité ; je me retiens pour ne pas lui citer la phrase sur les bons sentiments. Quelles raisons, outre l'amitié, ont pu lui faire accepter de monter ce monument d'ennui ? On dit qu'il y en a de politiques (Clavel étant gaulliste), à la veille des élections. Voilà un parti fort mal servi.

*

1^{er} juillet.

Enfin, semble-t-il, le très beau temps.

Enid [*McLeod*] est arrivée avant-hier. Nous avons, la veille, les Arland ; hier, Marguerite Yourcenar, complètement différente du portrait que j'avais imaginé d'elle (d'après son œuvre et ce qu'en disait Breitbach), mais du plus grand intérêt. Elle connaît fort bien Constantinople, et Athènes, où elle a longtemps vécu. Je l'interroge sur Cavafis.

Lundi 9 juillet.

La semaine dernière, à Paris pour la levée des scellés. Nous dînons avec M. Yourcenar. Parlant de *l'Enfant sage*, elle remarque (ce qui l'a frappée aussi dans *Les Amours de Jupiter*) que je décris sans commenter. Et en effet, je ne sais que dire les choses, incapable d'épiloguer, de rechercher les causes et les conséquences. Je ne peux et ne sais parler que de *ce qui est*.

*

9 août 51.

Nous partons ce soir pour Marseille, où nous embarquerons samedi pour Palerme, la Grèce et Constantinople. Je ne quitte pas sans regret le jardin plein de fleurs ; mais le mauvais temps revenu, la pluie, le froid nous poussent vers les pays où l'on peut encore croire au soleil.

Il y a deux jours, à Paris, j'ai revu mon vieux Thomas (pas revu de-

puis plus d'un an). Nous avons dîné dans un petit restaurant grec près de Saint-Séverin, à l'enseigne d'Hippocrate. Thomas était d'abord d'humeur sombre. Ces derniers mois à Londres, où Colette est allée le rejoindre, ont été très durs pour lui. Peu à peu, il s'est détendu, et nous avons passé quelques bonnes heures qui abolissaient les années.

La Mivoie, 13 septembre 51.

Je retrouve avec mélancolie ce pays, où je reviens seul pour deux jours (je rejoins le 16 C. et Nicolas à Neuchâtel). Après ce mois dans les pays de soleil, je prends mal mon parti de ce ciel gris, de ce vent, de cette humidité latente. Il semble que le mois d'août ait été particulièrement lamentable cette année, et partout en France comme ici. Nous avons bien choisi de filer vers la Grèce. J'ai noté à part les étapes de ce voyage qui nous a fait revoir Palerme, découvrir la Grèce et Constantinople. Au retour, nous nous sommes arrêtés deux jours à Aix et Marseille, puis une semaine à Cabris. J'y ai laissé C. qui gagnait directement la Suisse, et ai fait un nouvel arrêt à Marseille, où j'ai revu Émilienne M. avec un plaisir inchangé, après cinq ans. Que j'aime encore cette ville ! malgré ses changements, ses hautes constructions nouvelles sur le Vieux-Port libéré de son pont transbordeur. Émilienne n'est plus dans son atelier de la rue Fortia, qu'elle me dit aussi bien changée ; elle occupe une salle du musée Cantini, riche d'horreurs, mais où l'on installe un musée de la céramique provençale. J'ai revu aussi avec joie Marcou, et Ballard avec plus d'amusement que de plaisir.

*

Je garde des heures avec Giono un souvenir enchanté. Je ne connais pas d'écrivain (Gide à part) dont l'esprit soit aussi riche et aussi généreux. Et quelle sagesse, de ne jamais quitter Manosque, sauf à Noël pour aller acheter des cadeaux à Marseille. Il n'a pas mis les pieds à Paris depuis dix ans. Il assure qu'il écrit pour se désennuyer, avec une régularité qui permet seule la solitude : deux heures le matin, deux heures dans la soirée — et libre le reste du temps, ce qui étonnait beaucoup Gide, dont il me raconte les visites et dont il parle avec une merveilleuse chaleur. Il se rappelle bien aussi le séjour de Catherine, et souhaite que nous revenions ensemble le revoir.

Je suis heureux de lui dire combien j'ai aimé ses derniers livres, mais lui demande comment il justifie la bizarre composition des *Âmes fortes* ; il ne la justifie pas, reconnaît l'in vraisemblance du procédé, cette substitution de l'auteur à son héroïne — mais il a eu soudain l'envie d'inter-

venir, et il l'a fait. Il voudrait faire de ces « *chroniques* » une vaste fresque embrassant une longue durée ; certains personnages se retrouveront de l'une à l'autre et permettront d'expliquer des mystères laissés en suspens (dans le *Roi* par exemple). Je remarque à quel point ces chroniques ont dû déconcerter ses anciens lecteurs. Il s'attend à ce que les deux suivantes les déconcertent bien plus encore. « *J'aurais pu faire vingt Colline ; mais ce qui m'est facile ne m'intéresse pas. C'est le difficile qui m'intéresse.* » Comme nous parlons du rôle de l'imagination dans la création romanesque, il nous raconte son *Noé*, où il a étudié ce problème, chronique en marge des chroniques et fourmillant de mille sujets possibles. Il a tant à écrire qu'il a peur de ne pas finir à temps.

(Tout ceci, j'aurais dû le noter le soir même, ou le lendemain, à Marseille ; mais il faisait beau et j'ai mieux aimé aller à la plage.)

Giono déteste la mer ; il n'aime pas même le soleil. Ce grand chantre de la Provence est né d'une mère picarde et d'un père tyrolien. Il est resté à Manosque, où il est né, par paresse, par attachement, par lâcheté ; mais ce n'est pas là qu'il aurait choisi de vivre. Il ne parle jamais de la mer dans ses livres, sauf dans *Naissance de l'Odyssee*, écrit quand il travaillait à Marseille dans la cave de la Caisse d'Épargne (il est resté dix-huit ans dans ce métier, pour finir comme directeur de la succursale de Manosque). Toutes les scènes de son œuvre qui se passent au soleil sont tragiques ; il n'y a pas parlé une fois des cigales. Il souhaite acheter une maison plus au nord, à Simiane, où toutes les maisons sont de petits palais construits par les nobles d'Aix dont c'était la résidence d'été. Il va souvent, seul, dans une ferme qui lui appartient, où ses conversations avec le fermier ne le distraient pas de l'œuvre en cours. En lui-même, à la veillée, il prolonge le destin de ses héros et, le lendemain, n'a plus qu'à poursuivre leur histoire. Il ne demande rien à l'inspiration : mais c'est qu'elle lui accorde tout.

21 septembre, Neuchâtel.

Je découvre Loti. Je viens de lire *Aziyadé*, qui m'a beaucoup étonné par son allure simple et directe à la Nerval (le Nerval des récits), par son style sans langueur ; aussitôt après, j'ai lu le *Journal intime*, qui lui fait directement suite ; et les notes personnelles, les lettres montrent un Loti bien différent de celui des photos ou de celui que nous décrivait Madame de Bocard, à Constantinople, passant deux heures chaque matin à se farder : elle tenait ces détails d'une vieille religieuse française qui, de son couvent, assistait à la toilette de Loti. On parlait aussi des rameurs qu'il

avait pris à son service pour ses promenades en caique aux Eaux Douces d'Europe, et qui portaient dans le dos d'énormes P. L. Cela est moins étonnant quand on voit avec quel plaisir il se costume en Turc, en Arabe — ou en matelot (pour rendre visite à Sarah Bernhardt). Une chose me touche beaucoup, ses rapports avec sa mère, son souci de ne pas l'inquiéter, sa constance à poursuivre, tant qu'elle vivra, le personnage qu'elle imagine qu'il est. Déjà, dans *Aziyadé*, j'avais été ému par ce souci, que je comprends si bien.

*

Jeudi 27.

Jacqueline malade, Richard à Palerme, Fred Uhler au service militaire, c'est Mario Bertschy qui se charge de nous distraire en attendant de nous ramener demain à Paris. Je l'ai très vaguement connu vers 1942 à Marseille ; il s'occupait de cinéma et de théâtre, organisait la tournée de Jouvét (avec lequel il avait même commencé à tourner *L'École des Femmes*, entreprise interrompue pour des raisons sentimentales). Il est le mari de Germaine Montéro, que j'admirais dans *Noces de sang* et dans *Divines Paroles*, et que je me réjouis de connaître mieux.

Il nous révèle un peu les secrets de la vie neuchâteloise, si digne et endormie d'aspect ; et il nous promène, quand son travail d'assureur (travail accepté par nécessité, mais il est fait pour autre chose) lui en laisse le loisir.

Il m'encourage beaucoup à écrire mon opérette, et j'y pense très sérieusement. Sa femme pourrait y chanter. Je veux aussi voir si la *Fioranza* de Thomas Mann ne conviendrait pas, remaniée, à Vilar, qui va maintenant disposer d'un théâtre.

Je travaillais à cette traduction, en même temps qu'à un scénario, inemployé, du *Coup de grâce*, il y a quatre ans, ici et à Ascona, pendant ces belles et curieuses semaines que j'y ai passées seul, par un admirable temps de fin d'été. Je travaillais pour occuper ma solitude, mais elle me pesait beaucoup. C'est alors que je me suis lié avec Franz [*Pfeifer*]. Notre amitié devait passer ensuite par bien des épreuves ; pourtant, je garde un bon souvenir de plusieurs de nos promenades, à Ronco, sur le lac, à Lugano. Que les premiers jours de l'automne y sont beaux !

La Mivoie, 14 octobre.

Depuis le retour, je passe presque tout mon temps rue Vaneau, rangeant les livres. Ici à peine plus de deux jours par semaine. Ennuis divers avec les vieillards [*Martin du Gard et Schlumberger*], à cause de

l'édition de *Et nunc* : de sorte que je dois retourner cette semaine à Neuchâtel.

22 octobre.

Deux jours à Neuchâtel. Toutes ces histoires m'ennuient. Que de temps perdu ! Je rêve de passer le mois de février à Positano, où je voudrais situer mon opérette, ou plutôt la comédie musicale que Barrault et M[adeleine] Renaud me pressent beaucoup de composer. Nous les avons vus la semaine dernière dans leur loge, en leur portant les volumes des *Contemporains de Shakespeare* que Gide a légués à Barrault.

Celui-ci n'a pas accepté sans amertume notre refus de le laisser jouer *Saül*. Mais il pense reprendre *Antoine et Cléopâtre* avec Feuillère ; lui serait César.

*

8 novembre.

J'ai trop abandonné ce cahier. Mais ces dernières semaines ont été dévorées par les rangements de livres et les embêtements suscités par *Et nunc*, qui ne sont pas encore finis. Même pendant les trois jours que je suis allé passer à Souvigny pour la Toussaint, en compagnie de Jean-Marie C[ouissinier], j'ai dû me laisser absorber par ma réponse à une longue lettre ennuyeuse de Martin du Gard.

Pourtant, avec quelle joie je me retrouvais au milieu de mes livres ! Il me paraît de plus en plus impossible de leur faire quitter cet endroit fait pour eux, fût-ce pour les transporter ici comme j'y avais pensé. Je les intégrerais encore moins volontiers à ceux de la rue Vaneau, où ils feraient souvent double emploi ; et d'ailleurs, mieux vaut laisser cette bibliothèque dans l'état (la poussière et le désordre en moins) où Gide l'a laissée.

Incité par une lettre de Paulhan qui me demande quelques pages pour *l'Hommage à Alain*, j'ai rouvert les livres du vieux maître, pour être aussitôt repris par cette voix qui vous entraîne et vous bouscule, et vous donne tant à penser.

9 novembre.

Avec quelle joie je retrouve Alain — le trouve, plutôt, dans les *Propos sur l'Éducation* que je n'avais jamais lus, attendant peut-être de confronter à la sienne mon expérience paternelle. Mais c'est l'écrivain en moi qui souscrit de tout cœur à ceci : « *Dire que l'école convient aux pensées des enfants, c'est encore trop peu dire ; car il se peut bien qu'il n'y ait de pensée qu'à l'école, et que notre sagesse, dans la suite, ne soit*

que le souvenir de ce beau temps. » (Presque une épigraphe pour *Le Jour d'Artémis*.)

16 novembre.

À Paris, ces derniers jours, avec M. du G., nous avons commencé le tri des papiers de Gide ; tri sommaire, et qui nous révèle très peu d'inédits. Tout ce que souhaiterait Martin, je le vois bien, ce serait de confier en bloc ces papiers à une bibliothèque où plus personne n'y pourrait jeter les yeux avant cent ans ; et c'est encore plus vrai pour la correspondance. Il refuse de croire qu'un chercheur, que de nombreux chercheurs puissent s'y intéresser dès aujourd'hui ; et il a grand tort.

Mardi, dîner avec Breitbach (après avoir revu le jeune peintre anglais Harrison, qui nous montre de beaux dessins rapportés des Antilles). Après le dîner, C. va poser chez Mohr, qui a entrepris de faire son portrait. Pendant ce temps je lis avec amusement les pages que Green a écrites quand il habitait rue Chanoinesse.

Ce soir, je rêve du temps où, débarrassé de tous les tracas que me vaut l'histoire de *Et nunc*, je pourrai me donner tout entier au travail (en février, peut-être, à Positano). J'ai grande peine à m'accrocher à ma lecture d'Alain, et me demande si je pourrai écrire les pages demandées par Paulhan.

17 novembre.

Martin me parle de Marc ; sa mère ne se doutait de rien. Martin trouve un peu déplaisante la façon dont Gide s'introduisait dans la famille, sous couleur de l'aider. Il n'a vu Gide jaloux qu'au sujet de Marc ; jaloux au point que s'il avait suffi de presser sur un bouton pour tuer Cocteau, il l'aurait fait sans hésiter.

*

23 novembre.

Martin, parlant de son *Journal*, me dit qu'il ne sera publié qu'après sa mort et celle de Christiane ; il est trop consacré à sa vie privée, à sa femme surtout. Mais il en extraira peut-être les passages concernant la vie littéraire, le Vieux Colombier. Il dit que Nicolas sera particulièrement intéressé par la lecture de ce *Journal*.

Dimanche 2 décembre.

Passé deux jours à Cuverville, où Dominique Drouin nous avait invités. La grande maison est glacée dès qu'on abandonne le devant des cheminées, mais quel charme a cette façon de vivre qui ne doit rien au

progrès ! Nous visitons longuement toutes ces chambres, dont trois au moins ont servi à Gide : une auprès de son bureau, au premier étage ; une petite près de celle de sa femme ; et une autre près de la lingerie, au second. Là comme à Paris, il travaillait n'importe où.

La maison a été achetée en 1826 aux Cuverville, avec les meubles, par un grand-oncle du côté Rondeaux. Rien n'y a beaucoup changé depuis, sauf que la pelouse venait autrefois — et jusque vers 1920 encore — jusqu'au mur de la façade. C'est Madeleine Gide qui a fait dessiner l'allée circulaire actuelle.

Le parc est moins grand que je n'imaginai, mais devait être beau avec ses rosiers et ses très grands arbres (dont le cèdre, et le hêtre de Valéry). Le jardin est en friche. L'entretien est si lourd que Drouin a dû se restreindre à celui de la maison, et ne pourra d'ailleurs plus continuer longtemps.

Nous allons à Fécamp, pour commander la dalle — quoique, dans son état actuel, la tombe soit bien émouvante avec la petite croix de bois — et nous arrêtons au retour à Étretat. Tout le pays ressemble à la côte qui lui fait face ; j'aime assez ces maisons de pierre sombre aux encadrements de brique et aux volets blancs ; mais comme on sent bien que la vogue de ces plages a battu son plein vers le début du siècle, et que rien n'a plus changé depuis ! À Étretat, on nous montre une petite maison sur la place, qui serait celle de Maupassant ; et le car s'est arrêté devant le temple où Gide a épousé sa cousine.

Hier matin, avant le départ, j'ai voulu revoir certaines des chambres. Dans celle de Madeleine Gide, au centre de la maison, le chiffonnier en bois de rose où elle a dû ranger les lettres aujourd'hui détruites ; et, par Anna Shackleton, trois aquarelles représentant La Roque, Cuverville et La Mivoie des grands-parents vers 1850. Drouin me donne quelques dessins au crayon de Juliette Rondeaux, dont un sur lequel on reconnaît le secrétaire d'Anna, ce meuble à portes de miroirs qui est aujourd'hui rue Vaneau et sur lequel Gide a écrit, je crois, *Les Cahiers d'André Walter*.

*

Noël.

Et, une fois de plus, il a fallu installer et garnir l'arbre, sortir de leur boîte les santons (c'est ce que je fais le plus volontiers, et j'en ai même ajouté quelques-uns cette année). Ces fêtes m'ennuient un peu, dans ce pays sans neige.

La semaine passée, trois jours à Souvigny, deux à Paris. Avec Martin et le père Jean, revu les épreuves des *Jeux [sont faits]* jusqu'à une heure

du matin. J'ai grande hâte de sortir de cet univers qui n'est pas le mien. Le mien, c'est celui du départ pour Nice le 1^{er} janvier 42, abandonnant Marseille et me lançant dans la plus incertaine des aventures.

*Fin des extraits 1936-1951
du Journal de Jean Lambert*